Les bulldozers sont arrivés peu après sept heures du matin. Ils ont fait un grand détour par la route du bas pour aller s'installer le long de la butte en surplomb de la combe. Leurs silhouettes se détachent très nettement du paysage, en cette matinée dépourvue de brouillard.

Ils sont là. Tout est fini.

Derrière les fenêtres de leur ferme, Frédéric et Sandra les observent en silence.

La jeune femme a appuyé son épaule contre l'épaule de ce grand gaillard avec qui elle vit depuis bientôt dix-sept ans, son mari, dont le regard fermé oscille entre colère et amertume.

Derrière eux, assis à la table, Brian termine son bol de chocolat et mâchonne sa tartine. Il le sait : il faudrait qu'il se dépêche, il va être en retard. Mais aujourd'hui il n'a pas envie de courir, pas envie de prendre le car, pas envie d'aller au collège. Il regarde ses parents, en contre-jour devant la fenêtre, qui lui bouchent une partie de la vue. Au loin, au-delà de la

combe et des tourbières, en contrebas, le ruban d'un lac gris bleuté reflète le jour naissant d'un automne sans nuage. Aujourd'hui, ce qu'il voudrait, c'est rester là, sans bouger. Voir si ces monstres d'acier vont réellement se mettre à l'ouvrage, attaquer la butte et commencer à niveler ce qui a été jusqu'alors une combe sauvage, un milieu préservé.

La voix de sa mère le fait sursauter :

– Dépêche-toi, tu vas louper le car !

Brian fait tomber sa tartine dans son bol, éclabousse la toile cirée et salit son pantalon.

– Oh, et tiens, je t'emmène au collège en voiture, ça me changera les idées.

– Quand même, j'aurais jamais cru que ça viendrait si vite…

Brian ne répond pas. Si vite ? Cela fait plus d'un an que ça dure ! Un an à penser sans arrêt au jour où pour eux tout basculera.

Pourtant, ce jour tant redouté s'est levé de la même manière que les autres : le soleil s'est pointé à l'horizon, et les oiseaux se sont mis à chanter. Comme d'habitude.

Puis les bulldozers ont pris position, juste devant cette banderole délavée sur laquelle on peut encore

lire : « Non à la spéculation immobilière, refusons la destruction des espaces naturels ».

Brian soupire. La route descend en une suite de virages serrés jusqu'au lac. Une nappe de brouillard oblige Sandra à ralentir.

– J'aurais aimé que la combe soit prise dans les nuages, ce matin. Au moins, on n'aurait pas vu…

Elle n'achève pas sa phrase. Mère et fils terminent le trajet dans un silence pesant.

C'est en entrant en classe d'anglais – sa première heure de cours – que Brian s'aperçoit qu'il a oublié son livre d'exercices, mais aussi le devoir qu'il devait rendre aujourd'hui.

Furieux, il lève la main pour demander à aller aux toilettes. Une fois seul, il donne des coups de pied contre la porte des W-C, jusqu'à retrouver son calme. Il sait que ça ne sert à rien, et le soulage à peine. En fin de matinée, l'heure de basket lui donne une nouvelle opportunité de se défouler. Il y met tant de rage qu'il bouscule une de ses camarades de classe, et la fait même tomber. Elle hurle. Le match est stoppé, Brian mis sur la touche. Il y a des jours, comme ça, où tout va mal.

Il est ramené par un voisin qui le dépose à l'entrée du village. Il est encore tôt, et Brian se décide pour un tour en forêt. Le sentier débute par une forte montée en lacets avant d'accéder au plateau, puis continue à serpenter entre les arbres comme s'il jouait avec eux. Tout petit déjà, Brian s'était interrogé à ce sujet : « C'est pas normal, disait-il, que la route soit tordue à cet endroit alors qu'elle pourrait être toute droite, puisque c'est plat. » Son grand-père lui avait expliqué, très sérieusement, que, si la « route » s'offrait quelques détours, c'est que se dressaient là des arbres qu'on n'avait jamais pu couper parce qu'ils abritaient des fées. D'ailleurs, on les appelait des arbres à fées, même si on ne voyait jamais ces dernières ; elles ne sortaient que la nuit, afin d'éviter les chasseurs qui les prenaient pour cibles.

Brian se souvient de ces histoires enchantées avec une tendresse désormais mêlée d'irritation. Il n'y a finalement pas si longtemps qu'il est tout à fait sûr que les arbres n'abritent que des insectes, des oiseaux

et quelques petits mammifères. Mais il en apprécie toujours autant la compagnie, et porte au bois un amour particulier que son père, menuisier, entretient avec soin.

Un oiseau qui s'envole balaie les pensées de Brian et le ramène à la réalité. Ce sentier avait bien failli disparaître lorsque le nouveau maire de la commune avait lancé l'idée d'une voie rapide traversant la forêt. Une route toute droite, évidemment. Par chance, le projet avait sombré dans l'oubli et le sentier était resté le même : non goudronné, tordu sans raison, et toujours aussi beau.

Si Brian aime tant le parcourir, c'est qu'il mène à « la grande clairière », où il est facile d'apercevoir une biche et son faon, oreilles dressées à la lisière du bois, ou un renard détalant, sa grande queue rousse en panache. Ces rencontres fugaces réjouissent Brian et le mettent de bonne humeur. Mais la rencontre qu'il va faire, ce jour-là, est d'une autre nature.

Brian s'arrête et pose son sac par terre. Il a le temps. Il se frotte le dos contre l'écorce d'un gros hêtre, qu'on appelle par chez lui un « foyard », aiguise son regard et son ouïe. Ni vent ni bruit. La clairière semble vide.